

CE QUI N'A PAS DE NOM

TEXTE ET MISE EN SCÈNE

PASCALE HENRY

DU 3 AU 5 NOVEMBRE 2015

DISTRIBUTION

CE QUI N'A PAS DE NOM

Texte et mise en scène Pascale Henry

Avec
Mélissa Von Vépy
Farid Bouzenad
Marie-Sohna Condé
Émilie Geymond
Sylvie Jobert

création aérienne **Mélissa Von Vépy** · scénographie **Michel Rose** · costumes **Barbara Kraft** · chorégraphie **Anna Ventura** · vidéo musique son **Florent Tarrieux** · lumière **Michel Gueldry** · construction du décor **Atelier MC2**: **Grenoble**

production Les Voisins du dessous coproduction Les Subsistances Lyon, MC2: Grenoble, Scène nationale d'Aubusson, Le Grand Angle Voiron, Théâtre Théo Argence Saint-Priest, Groupe des 20 Rhône-Alpes avec l'aide de la Spedidam et de l'Adam

Ce texte a reçu le soutien de la commission nationale d'aide à la création de textes dramatiques.

La compagnie est en convention triennale avec le ministère de la Culture et de la Communication (DRAC Rhône-Alpes), elle est subventionnée par la ville de Grenoble et le conseil général de l'Isère.

Avec le soutien de la région Rhône-Alpes dans le cadre du Réseau des villes.

À la MC2 du 3 au 5 novembre 2015

dossier réalisé par **Sophie Rigoureau**, enseignante-relais Photos © Jean-Pierre Maurin

SOMMAIRE

POI	UR A	ABC	ORD	ER
LE S	SPE	CTA	CL	E

LA SITUATION DES FEMMES DANS LE MONDE	S 5
LES FEMMES DISPARUES	5
LES REPRÉSENTATIONS DE LA FEMME	6
LA FEMME OBJET	7
LA FEMME VICTIME	7
LIENS AVEC LE SPECTACLE	8
L'INTRUSION DES FIGURES MYTHOLOGIQUES	
COMPRENDRE LA SCÉNOGRAPHIE	
LA FILLE DU SUPERMARCHÉ	10

L'IRRUPTION DU DÉSIR	
MASCULIN	13
LE MEURTRE	14
L'ENTRÉE DES OMBRES	14
LA DYNAMIQUE	
DU SPECTACLE	16
L'USAGE DE LA VIDÉO	16
ANNEXES	
NOTE D'INTENTION	17
EQUIPE ARTISTIQUE	19
REVUE DE PRESSE	22
BIBLIOGRAPHIE	24

I. POUR ABORDER LE SPECTACLE

D'un fait divers vu à la télévision, Pascale Henry tire un constat sur la situation des femmes dans le monde : une série télévisée, encore une, met en avant le cadavre d'une femme sur un parking ; l'enquête commence, « mais pourquoi encore une femme ? », s'interroge Pascale Henry.

De ce questionnement va naître le désir de créer un spectacle qui aurait pour sujet la situation des femmes dans le monde : femmes victimes, femmes sacrifiées, femmes oubliées. Comment sensibiliser à ces violences et dénoncer les injustices dont est victime la moitié de la population humaine, injustices qui ne s'arrêtent pas et dont on ne parle jamais assez.

LA SITUATION DES FEMMES DANS LE MONDE D'AUJOURD'HUI

Il serait impossible et peu utile de traiter la totalité du sujet, très vaste ; ainsi sera évacuée la question du travail des femmes par exemple dans le présent dossier, mais cela pourrait aussi être un sujet d'étude à part entière. Puisqu'il est surtout question du désir et de la violence qu'il engendre, il conviendra d'axer l'étude sur ce point.

On peut faire faire un état des lieux de la situation des femmes dans le monde à travers au moins deux sites qui traitent des violences faites aux femmes :

http://www.memoiretraumatique.org/memoiretraumatique-et-violences/dossiers1.html

http://www.un.org/fr/women/endviolence/situation.shtml

Le site du Monde quant à lui, dresse un état des lieux de la situation des femmes par rapport aux hommes, en chiffres :

http://www.lemonde.fr/international/visuel/2015/03/08/pourquoi-la-planete-mangue-de-femmes 4589071 3210.html

LES FEMMES DISPARUES

Pour que les élèves s'informent sur des situations variées, on peut les faire suivre, grâce à certains sites, la trace de femmes disparues de manière récurrente et en nombre important, sans que soient élucidées ces disparitions : par exemple les femmes de Ciudad Juárez au Mexique, dont l'histoire a suscité un film : Les Oubliées de Juárez réalisé par Grégory Nava avec Jennifer Lopez et Antonio Banderas (2006). Ou les « natives » du Yukon qui disparaissent sans laisser aucune trace et que la police fédérale canadienne ne cherche pas, ou fort peu; Yukonstyle, pièce de Sarah Berthiaume (2013) ou Les Saisons de la solitude, roman de Joseph Boyden (2009) évoquent ce problème de société. On peut certainement élargir le cercle des ces disparitions à d'autres pays du monde aussi bien en Asie qu'en Afrique.

LES REPRÉSENTATIONS DE LA FEMME

Une étude sur les femmes ne peut évidemment se détacher du monde masculin, car c'est principalement le regard de l'homme ou des hommes qui crée la femme.

De la femme idéalisée à la femme réelle

Grand format (H: 163: L: 80 cm), le tableau du peintre Ingres reprend les modèles de la statuaire antique. Le sujet, la nymphe, les proportions du corps, le choix du nu font de ce tableau un manifeste du classicisme; de même la posture verticale, le déhanchement, l'insertion du corps dans une niche, son immobilité rappellent le traitement classique du nu féminin dans la statuaire de l'antiquité: il s'agit donc bien de représenter un corps de femme idéalisé. Cependant quelques aspects du tableau renvoient au réalisme: les contours flous du corps dont la touche se fait veloutée, évoquent la consistance de la chair, la femme devient ainsi un objet de désir, peut-être accessible.



Jean Auguste Dominique Ingres (1780 – 1867), La Source (1820-1856), Musée d'Orsay, Paris.

Chez Gustave Courbet, qui reprend le thème allégorique de la source, le sujet est traité de manière plus réaliste. Le peintre montre un corps déformé par le corset, l'insère dans une nature abondante qui semble devenir le sujet principal du tableau puisque le nu féminin est décalé sur la droite du tableau. En outre, la nymphe nous tourne le dos, ce qui renvoie à d'autres tableaux dans lesquels la femme tourne le dos au spectateur-voyeur, comme Vénus à son miroir de Vélasquez ou La Grande Odalisque d'Ingres.

On peut mener la même comparaison entre deux tableaux très connus : la Vénus d'Urbino du Titien (1538) et Olympia d'Édouard Manet (1863). Au fil des siècles, les peintres évoluent vers une représentation plus réaliste, voire plus crue de la femme ; elle n'est plus simplement un support au rêve, mais devient une représentation plus concrète du désir masculin.



Gustave Courbet (1819 – 1877), La Source (1868), Musée d'Orsay, Paris

LA FEMME-OBJET

On peut travailler ce sujet dans le cadre d'une étude sur la publicité qui regorge d'images et de textes où la femme est traitée comme un objet, montrée comme un objet, ou associée à un objet pour le faire vendre (dans les publicités pour l'automobile en particulier).

On peut aussi faire découvrir aux élèves le traitement de ce sujet par les artistes surréalistes comme Man Ray ou Salvador Dali.



Femme portative, Man Ray, in Les mains libres (1937)

LA FEMME VICTIME

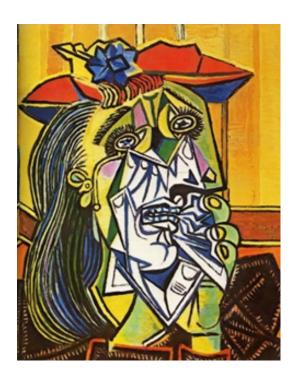
La Femme qui pleure est un tableau de Pablo Picasso exécuté en octobre 1937. Cette œuvre représente Dora Maar, la maîtresse du peintre, au moment où elle apprend le décès de son père. Le choix des angles et des couleurs vives comme la superposition des deux visages, accentuent l'aspect dramatique du tableau. La jeune femme mord son mouchoir tant son chagrin est intense. Elle incarne une figure sublimée de la tristesse ou du désespoir, et symbolise la douleur des femmes espagnoles confrontées à la guerre civile et à la montée du fascisme. Ce tableau est une métaphore du déchirement de l'Espagne, et, de manière plus générale, de la souffrance générée par toutes les guerres.

À partir de l'étude de ce tableau, on peut élargir le sujet sur les femmes victimes de crimes de guerre, sachant que pour l'ONU, le viol en temps de guerre est un crime de guerre.

http://www.lemonde.fr/international/ article/2008/06/20/pour-l-onu-le-viol-est-uncrime-de-querre 1060658 3210.html

http://geopolis.francetvinfo.fr viol-en-temps-de-guerre-vers-la-reconnaissance-dun-crime-international-37237

Ces articles expliquent pourquoi et comment les sociétés occidentales en sont venues à considérer le viol comme un crime de guerre.



LIENS AVEC LE SPECTACLE

On peut faire un rapprochement entre le spectacle et les recherches menées précédemment grâce au premier texte qu'on y entend ; c'est une lettre d'un homme à une amie, qui dresse un constat accablant :

"Ma chère amie,

Tu me demandes des comptes... Ce n'est pas lisible je veux dire, intérieurement, tu verras, très vite, quelque chose se ferme, se refuse, toutes les grandes violences ont

cet effet. Celle-là en particulier.

Je te donne quand même quelques chiffres, ils sont le fruit d'un travail minutieux, mais tu trouveras beaucoup de monde pour les discuter, à conséquence de l'impossible représentation.

Aujourd'hui il manque 200 millions de femmes dans le monde.

1 femme sur 3 est violée, battue, abusée sexuellement chaque année, ce sont un milliard de victimes.

Entre 19 et 44 ans, la violence domestique est la première cause de mortalité chez les femmes.

60 millions de filles chaque année sont victimes d'agressions sexuelles sur le chemin de l'école. Les violations des droits de l'homme les plus ancrées concernent les petites filles, sans que cela apparaisse sur les radars du monde.

Écoute, ces cinquante dernières années, plus de femmes ont été tuées parce qu'elles étaient des femmes, que d'hommes ne l'ont été sur les champs de bataille du 20° siècle.

200 millions de disparues.

Rappelle à ta mémoire les chiffres de quelque récent génocide pour essayer de te représenter ce nombre impossible.

200 millions à la seule raison d'être des femmes. Voilà pour les chiffres. Sans oublier que cela ne s'arrête jamais, qu'à chaque jour qui passe et qui voit naître des filles, le compte à rebours continue.

Ce n'est pas tant l'extrême violence, que son invisibilité qui fait vaciller l'esprit et parce qu'elle concerne l'humanité dans sa représentation la plus élémentaire.

Pour cette part d'invisibilité, aux manuels d'histoire en premier, peut-être tient-elle à cela : « Quand les hommes subissent l'oppression c'est une tragédie, quand les femmes la subissent, c'est une tradition*. »

Bon courage amie,

Mon corps d'homme, exclu du secret de donner la vie, te serre contre lui.

PS : Tu as oublié quelque chose chez moi, qui est à toi."

*Letty Cottin Pogrebin

Les élèves pourraient vérifier les chiffres donnés dans ce passage.

II. L'INTRUSION DES FIGURES MYTHOLOGIQUES

Pour faire contrepoint au personnage principal, la femme du supermarché, trois figures mythologiques interviennent tour à tour autour de ce personnage central; il s'agit d'Iphigénie, Médée et Cassandre. Pourquoi ces femmes mythiques plutôt que d'autres?

La figure de Médée est connue pour sa violence et l'accomplissement de l'innommable, le meurtre de ses enfants. Fille d'Aiétès, roi de Colchide et gardien de la Toison d'or, elle tombe amoureuse de Jason, le chef des argonautes venus chercher la fameuse toison; elle l'aide à ravir la Toison magique et s'enfuit avec lui. Pour couvrir leur fuite, elle tue son frère qu'elle découpe en morceaux qu'elle sème sur leur trajet pour arrêter Aiétès qui ramasse en gémissant les morceaux de son fils. Jason épouse Médée, et est accueilli en grande pompe à lolchos, capitale de la Thessalie, patrie de Jason. Médée accomplit toutes sortes de crimes ; elle persuade en particulier les filles de Pélias, l'oncle usurpateur de Jason, de l'assassiner au prétexte de le faire raieunir. Le couple est de nouveau condamné à la fuite et se retrouve à la cour de Corinthe. Là, ils vivent un temps en paix et ont deux fils. Cependant, Jason tombe amoureux de la princesse Créüse, fille du roi Créon, et répudie Médée ; celle-ci hurle partout sa rage, sa douleur et son désir de vengeance. Elle n'entend pas raison et accomplit l'acte horrible.

Ce mythe a donné naissance à de nombreuses tragédies (Euripide qui fonde le mythe, Sénèque) et a très souvent été réécrit (Corneille, puis à époque moderne, Anouilh, Max Rouquette etc.). Dans le spectacle de Pascale Henry, elle représente la femme libre, mue par son propre désir mais condamnée à la monstruosité, comme si sa liberté était anormale.

Iphigénie est confrontée à la violence familiale et sociale. En effet, son père Agamemnon la convoque à Aulis, port où s'entassent les armées grecques empêchées de partir vers Troie faute de vent, sous prétexte de la marier au héros Achille. En réalité, Agamemnon doit sacrifier sa première née pour que les dieux envoient des vents favorables aux Grecs. Agamemnon est certes déchiré dans son cœur de père, mais il n'hésite guère à commettre ce crime impie par ambition et en monarque soucieux de conserver son autorité. Dans Iphigénie à Aulis, le poète

Euripide magnifie le personnage de la jeune fille qui d'abord se révolte contre la décision des dieux et de son père, puis accepte son sort et va au-devant de la mort par patriotisme et fierté d'être une grecque et non une barbare. Sa révolte première dictée par l'instinct de survie, rend d'autant plus émouvante et héroïque sa décision finale. Ce sacrifice librement consenti est aussi l'affirmation d'un véritable libre arbitre et fait d'Iphigénie une héroïne au sens noble du terme. Le personnage a suffisamment touché Jean Racine pour qu'il en fasse une très belle tragédie : son Iphigénie est belle et émouvante, fragile et victime de la violence masculine. Dans le spectacle de Pascale Henry, elle représente la femme qui d'abord se révolte, sans être écoutée, puis consent et se donne.

Quant à Cassandre, fille de Priam et d'Hécube, sa beauté était légendaire et elle eut beaucoup de soupirants ; le dieu Apollon tomba amoureux d'elle et elle promit de lui céder en échange du don de prophétie. Une fois que le dieu lui eut appris l'art de la divination, Cassandre ne lui accorda qu'un simple baiser. Furieux et dépité, le dieu lui cracha dans la bouche et Cassandre passa sa vie à prédire l'avenir sans jamais être crue. Avant ses prédictions, elle était sujette à des crises d'épilepsie et on la croyait folle. Dans le spectacle de Pascale Henry, elle est celle qui a le don de parole mais que personne n'entend : elle est donc condamnée au silence.

Ces trois figures mythiques, qui incarnent chacune un aspect du sort féminin, apparaissent dans le spectacle comme des fantômes qui accompagnent le personnage central de la pièce. Elle viennent des profondeurs de la terre comme des profondeurs de notre mémoire collective, et leurs voix résonnent comme des échos au sort de la femme du supermarché, victime de l'ordre masculin.

III. COMPRENDRE LA SCÉNOGRAPHIE

Pascale Henry a voulu dans ce spectacle mêler tous les arts du spectacle vivant. Ainsi, Mélissa Von Vépy qui interprète la figure centrale, la fille du supermarché, est une acrobate aérienne. Les autres artistes sont des comédiens de formation plus classique mais qui ont plusieurs cordes à leur arc. Cette approche pluridisciplinaire mêle images vidéo, musique, danse et cirque.

LA FILLE DU SUPERMARCHÉ

Le spectacle se présente comme un rêve, celui de la fille du supermarché lorsqu'elle sort du magasin pour fumer sa cigarette. Le rêve apparaît à partir des couleurs, de la lumière et de la musique :

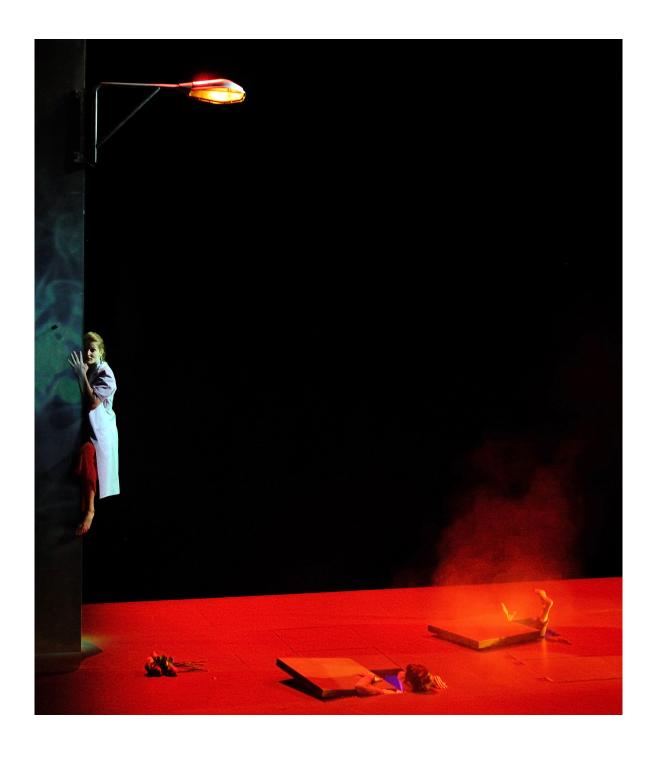




→ Faire observer aux élèves les lumières, la mise en espace, l'aspect contemporain du décor : le monde du travail est évoqué par des couleurs assez sombres, le reflet d'une grue indique un espace urbain, peut-être un parking en effet; le personnage se trouve sur la gauche de la scène (côté jardin), ce sera l'espace du magasin. La femme semble très petite, comme écrasée par le décor; elle porte une blouse rose sur sa robe rouge, un vêtement de travail uniforme et sans grâce. La pause cigarette est le seul moment qui lui appartient en propre, où elle peut se retrouver elle-même. Elle est aussi très seule, incarnation de la solitude des temps contemporains.

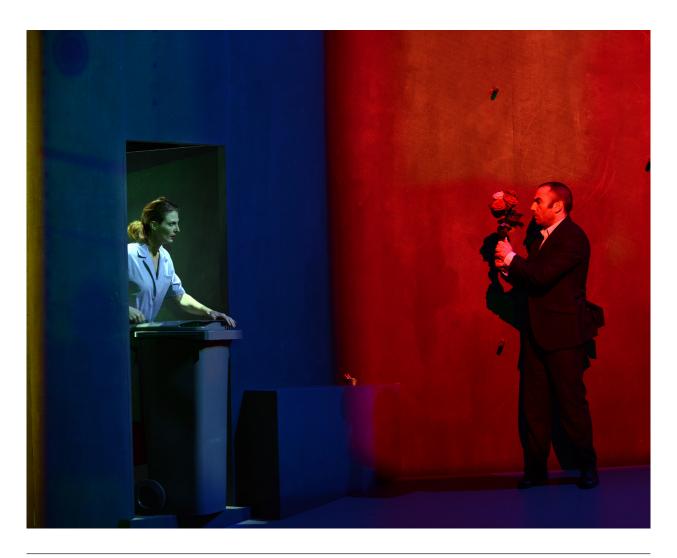
→ On peut faire réfléchir les élèves sur ce que représente la robe rouge cachée derrière la blouse rose : incarnation de la passion, du désir que l'on cache derrière une blouse de travail inélégante car elle n'a rien à faire dans le monde du travail, cette robe rouge. C'est peut-être ainsi qu'il faut voir la séquence où le corps de la fille du supermarché s'élève vers le rêve et vers la liberté : l'acrobate révèle le désir d'aller ailleurs, de s'évader. Le corps est emprisonné dans la blouse de travail mais ne demande qu'à sortir de ce pesant carcan. Ce que le vêtement de travail recouvre, c'est l'aspiration au rêve et à la liberté.

→ Faire observer la scène : le corps de la fille du supermarché s'élève le long du mur tandis que d'autres membres apparaissent par des trappes dans le sol. Tous ces éléments rappellent que la fille du supermarché possède un corps désirant qui existe vraiment et n'est pas simplement un corps engoncé dans une blouse de travail.



L'IRRUPTION DU DÉSIR MASCULIN

Dans la photo qui suit, l'homme arrive, maladroit avec son bouquet de fleurs, inscrit sur un fond rouge violent. Il apporte avec lui son désir et peut-être sa violence : pourquoi venir du côté des poubelles ? La rencontre prend un aspect furtif, secret, presqu'inquiétant. Les couleurs saturées ancrent le récit dans l'onirisme. Elles participent à la création d'une atmosphère angoissante car l'homme ne cesse de tourner autour de la femme, de la regarder, de l'épier sans qu'elle-même s'en aperçoive. Le corps de la femme devient alors objet du désir masculin et est enfermé dans ce faisceau de regards désirants. La liberté de la femme est donc très vite menacée. La musique de Florent Tarrieux, comme les contours que dessinent les effets vidéo jouent sur cet aspect inquiétant du spectacle.



LE MEURTRE

La violence imposée par l'homme à la femme qui rêve de liberté, aboutit au meurtre. C'est dans sa robe rouge qu'elle est tuée pour deux raisons : elle est sortie du travail certes, mais surtout, dans sa robe rouge, elle est autre : elle n'est plus soumise au rythme du travail, elle n'est plus soumise au désir de l'homme mais exprime son propre désir, elle est elle-même, dans son corps. La voir ainsi couchée et comme démembrée est saisissant : après l'aisance dont elle a fait preuve, elle n'est plus qu'on corps froid et immobile, un cadavre sans nom que personne ne reconnaît plus.

Faire observer la posture abandonnée, comme relâchée du corps de la femme.



L'ENTRÉE DES OMBRES

Les ombres sortent de la terre par des trappes dans le sol. Elles viennent raconter leur histoire, évoquer leur sort de femmes victimes du monde masculin. C'est l'irruption de la tragédie antique dans le spectacle, comme un rappel de la continuité du sort des femmes dans le monde des hommes. Ce rappel doit faire réagir le spectateur : ainsi, on en est toujours là ?!

Médée, la meurtrière monstrueuse est en noir, incarnation du crime et de la fatalité en marche.



Iphigénie, la pure est en blanc, tandis que Cassandre porte un filet par-dessus un vêtement argenté.



Voici comment elles se présentent :

C : Sur ma langue le divin crachat I : Sur ma gorge le paternel couteau M : Sur mon ventre la tâche immonde

C : Ma langue est souillée

I: Mon corps la pierre du sacrifice

M: Mon amour meurtrier

C : Graine de poisse I : Biquette illuminée M : Sorcière hystérique

C: Enfermée violée vendue

I : trompée sacrifiée

M : offensée au dernier point, arnaquée, exilée

M : Ma fureur fait fureur I : Ma soumission adoration C : Ma clarté obscurité

C : Au crachat sur ma langue j'ai perdu la parole je parle folle

I : Au couteau sur ma gorge j'ai dit oui oui oui finalement oui

M : À l'océan du désir à la vague sauvage j'ai été défigurée

C : Légitime jamais, pas de mariage, des hommes qui me veulent et me prennent

I : Pas d'homme moi je suis morte pour le désir de papa je n'ai connu que papa et couic M : Légitime ma vengeance, ma vengeance seulement, mon désir jamais

Toutes: Do you remember me?

C: Mon nom dit « celle qui parle et que l'on n'entend pas »

M : Aux racine du mien s'enroule « méditer et concevoir », à son évocation on tremble I : Au mien, jouissance de l'obéissance non ?

M : Fascinante, puissante, terrifiante
l : Fascinée, impuissante, consolante

C : Belle à regarder, repoussante à écouter

Toutes : Nous sommes nées des grands récits de la renommée masculine.

C : Je suis Cassandre, fille de Priam roi de Troie M : Médée, fille d'Aétès Roi de Colchide I : Iphigénie, fille d'Agamemnon, roi des rois, chef de guerre vainqueur de Troie

Toutes: Do you remember me?

C : Femme de personne, violée, vendue I : Femme de ... ben ... rien, mariée à la mort couic

M: J'ai aimé Jason

Toutes: Do you remember me?

Analyse du texte : on peut faire relever aux élèves les éléments correspondant à la légende de chacune de ces femmes appartenant au monde très ancien de la mythologie grecque ; de même, l'analyse de la rythmique, des répétitions et des variantes permet de montrer que le texte du spectacle est avant tout poétique.

LA DYNAMIQUE DU SPECTACLE

Elle s'organise autour de scènes muettes, purement circassiennes, en particulier au début, les mouvements de l'acrobate étant accompagnés par la musique et les images projetées; puis des scènes où un texte est dit, chanté, psalmodié, interviennent, mettant en place la dramaturgie. L'ensemble constitue une évocation sensible de la condition féminine plutôt qu'un pamphlet politique argumenté et clairement déclamé. La convocation de différents arts du vivant facilite la mise en situation du spectateur qui devient partie prenante de ce qu'il voit, entend, puis ressent. Le spectacle reste pourtant engagé comme l'affirme Pascale Henry à Prune Vellot, journaliste aux Affiches.

Pour mieux se rendre compte de la conception de ce spectacle, on peut se reporter à la bande annonce accessible sur le site de la compagnie de Pascale Henry, Les voisins du dessous.

http://www.lesvoisins.org/

L'USAGE DE LA VIDÉO

Pendant la représentation, les élèves pourront observer les effets vidéo sur le sol : ils dessinent des figures naturelles, des branchages, le ciel, des filets, ou des tombes. On pourra leur demander d'être attentifs aux moments où surviennent ces effets. Après la représentation, on pourra les faire réfléchir sur ce que suggèrent ces effets vidéo.

Il semble que ces images projetées créent un espace mental, celui de la fille du supermarché. C'est un moyen de nous faire pénétrer dans les rêves et la sensibilité du personnage principal.

Pascale Henry revisite sa création. Cela va impliquer des changements sur la forme dans la deuxième moitié du spectacle et notamment concernant les costumes des tragédiennes. Il est peut-être opportun de ne pas travailler sur les images des costumes de ces dernières ou du moins d'indiquer aux élèves que la narration dans sa forme du lien entre la fille du supermarché et des tragédiennes sera traitée autrement dans cette version.

ANNEXES

NOTE D'INTENTION

Ce ne sera pas du théâtre exactement mais exactement le théâtre d'un bouleversement.

Une rêverie, soulevée par le spectacle ressassé d'une affaire de faits divers avec femme assassinée.

L'énigme à l'heure de la soirée télé commence bien – et bien souvent par là – quand ça commence comme ça : par un cadavre de femme. Plutôt jeune et belle, dont on perçoit furtivement qu'elle ait pu être objet de convoitise. Même dans la mort. C'est bien fait. Je veux dire cette sorte de sentiment qu'elle est offerte encore, les bras, les jambes ouverts autour d'elle. Ce corps explosé, exposé, au désir encore. Le massacre. Saisissant. Vu et revu.

Il me fallait approcher l'imperceptible impression venue en supplément du meurtre.

CRIME SCÈNE : Une femme en robe rose et escarpins noirs en horizon saturé. À l'instar de la médecine légale, disséquer l'image répétée, servie tous les soirs après le dîner. Brisant le silence qui étouffait l'image servie et resservie, ont surgit des textes, des héroïnes de tragédie antique, le scénario de l'image muette d'une femme, la présence silencieuse d'un homme, le dessin d'un tableau à composer pour toucher l'imperceptible. Cela se présentait en addition d'impressions, de récits, de formes, en éclats qui composaient le tableau d'une disparition et appelait le foisonnement d'une écriture de plateau.

Le plateau est vaste.

Un haut mur urbain, noirci, plein de fenêtres.

Un sol de terre, humus, à la jointure.

Le ciel en écran vertical, aussi vertigineux que le mur, un ciel sans nuit jamais, bombardé de cette lumière crue sur les corps. Superposition électrique d'images, divertissement en foire au cauchemar. Fascinante.

Enquête sur le cadavre d'une femme.

Ma tête est pleine de clichés.

C'est une d'en bas. Elle travaille à la caisse d'un supermarché. Elle n'a pas d'enfants. On ne sait rien d'elle. Sinon qu'elle fume. Et qu'elle prenait sa pause à 16h30 pour fumer assise sur une borne en ciment là juste sur le trottoir devant le supermarché.

Ce à quoi elle rêvassait pendant ses pauses personne ne sait, rêvait-elle seulement à quelque chose, mais elle fumait comme ça en silence les jambes croisées, la nuque légèrement cassée en arrière. Comme si elle regardait à peine un peu au-delà des toits.

La tragédie traverse le plateau.

Médée, Cassandre, Iphigénie.

Sorcières, folles, le corps brûlant de désir et de colère.

On les dirait sorties de dessous la terre.

Revenues sur le lieu du crime.

Elles dansent.

Je les ai vues soulevant les stèles et martelant la terre comme dans Thriller de Michael Jackson.

La fille du supermarché a des rêves.

Assise sur sa borne en ciment – elle est tellement pâle sous sa coiffe rouge délavée comme son visage, qu'on imagine que rien ne se passe au-dedans que transparence vide – elle fume. Le temps de sa cigarette, elle lave ses yeux du défilé de marchandises et ses oreilles du bip-bip code-barres répété à longueur de journée.

Son regard caresse la surface noircie des immeubles.

Elle passe de fenêtre en fenêtre pour arriver jusqu'au toit.

Après il y a le ciel à peine.

Tous les jours elle est là, à la même heure, toujours seule.

Il y a un homme qui se tait.

Il a peur.

Ce qu'il fera de sa peur on le verra plus tard.

Pourquoi il a peur il faudra demander.

La nuit, la terre se soulève. Et les voix s'élèvent.

Médée la tueuse. L'amante, la magicienne infanticide. Le pire des femmes. La violence suprême.

Christa Wolf prête son corps de femme à la voix de Médée et déconstruit le Mythe. Et si Médée n'avait pas tué ses enfants ?

Et puis Cassandre, qui crie, la folle qui voit, qui sait, mais dont la parole condamnée par le crachat d'Apollon dans sa bouche, est emportée par le vent.

Et encore lphigénie, sacrifiée en échange du souffle retrouvé, du vent qui conduira les bateaux du père à l'assaut des rivages qu'il convoite.

Le corps d'Iphigénie flotte à la surface de l'eau.

La fille du supermarché est morte, assise sur sa borne en ciment.

Elle s'accroche en silence au mur noirci par des années de poussière remontée de la rue.

Se dédoublant de son corps immobile, on la voit sans effort se hisser le long du mur, écrivant sa rêverie. Tous les jours elle monte le temps d'une cigarette à l'assaut d'une fenêtre.

Personne ne peut le croire. Elle-même le sait à peine. C'est là sans qu'elle le sache exactement parce qu'elle n'a aucune habitude de la conquête, ni même seulement d'aller voir un peu plus loin que le trottoir où elle passe sa pause. C'est là quand même, parce que c'est là comme respirer, même si elle a appris à ne pas se servir de l'espace qui est à son corps.

Il y a un homme qui a peur. Il ne veut pas le savoir.

Moi, je voudrais savoir de quoi il a peur et comment.

Comment sa peur jetée dans ses poings défigurera le visage pour le faire disparaître.

Sa peur ou autre chose encore...

Je vais raconter l'histoire de ce silence de la fille du supermarché, de son regard qui lèche les murs des immeubles comme un grimpeur. Raconter cette page blanche livrée au regard.

L'écrire dans les hauteurs. Dans le défi de la pesanteur au corps de l'acrobate.

L'écrire au coeur de la ville, de la nuit électrique, dans la terre.

Avec le musicien sur le plateau, accroché au récit comme au pas d'une danseuse de flamenco.

Textes, musique, images, corps, silence se nouant dans une narration hantée par la disparition.

Et les voix de la tragédie rapatriées dans l'histoire.

Tout ce que le plateau peut offrir sera de la partie pour tenter une échappée spectaculaire dans l'invisible.

Comme autant de corps de soldats, le corps d'Iphigénie reste sacrifié pour toujours : Il est des espaces où il n'y a pas de meurtre.

Pascale Henry, septembre 2012

ANNEXES

ÉQUIPE ARTISTIQUE

PASCALE HENRY METTEURE EN SCÈNE, AUTEURE Itinéraire

Avant d'aborder la mise en scène, puis l'écriture, Pascale Henry travaille plusieurs années comme comédienne et participe parallèlement à différentes aventures musicales. Elle fonde en 1989 la compagnie Les voisins du dessous qu'elle engage dans un parcours singulier où alternent des montages de textes, des adaptations, des pièces d'auteurs et ses propres écrits pour le théâtre. Chaque mise en scène est pour elle l'occasion de pousser la porte du réel pour entrevoir ce qui s'agite derrière elle. Et la tragi-comédie est, à ce titre, un écart dont elle a souvent fait usage dans son travail de metteur en scène comme d'auteur « Comment faire apparaître quelque chose de sensible, d'intelligible à l'imaginaire du spectateur, dans le seul but, au fond, qu'il puisse l'emporter avec lui, voilà l'exigence redoutable.»

Ce parcours singulier se construit au fil des années grâce aux soutiens et aux fidélités des théâtres, des institutions et des personnes qui s'attachent à son travail. Tout comme son parcours artistique, ces associations appartiennent à la diversité du réseau théâtral français. Elle crée à partir de 1996 nombre de ses spectacles au Cargo / Maison de la Culture de Grenoble (aujourd'hui MC2: Grenoble), qui origine des rencontres décisives avec l'AFAA (aujourd'hui Institut français), Bonlieu / Scène nationale d'Annecy, le Théâtre de la Cité Internationale à Paris, La Chartreuse de Villeneuve-lès-Avignon, Les Subsistances à Lyon, le Théâtre de l'Est parisien, Les Célestins / Théâtre de Lyon, le Centre dramatique national des Alpes à Grenoble ou encore le Théâtre de l'Aquarium à Paris. Elle conduit également deux résidences de création entre 2000 et 2003 dans la région Rhône-Alpes.

Durant toutes ces années, son travail est accueilli à plusieurs reprises à l'étranger (Un Riche trois pauvres de Louis Calaferte en Syrie, puis en Roumanie, Hongrie, Bulgarie, Slovaquie; Les Tristes Champs d'asphodèles de Patrick Kermann en Espagne; Inconnu à cette adresse de Kressmann Taylor au Canada francophone). Elle intervient deux années consécutives au CNAC de Châlons-en-Champagne, expérience qui induira des collaborations artistiques notamment pour la création du Cochon est-il une série de tranches de jambon ?

Elle est membre sociétaire de la SACD depuis 1984.

« La création d'une pièce est toujours l'occasion d'entrer profondément dans une vision du monde. Les questions qui nous sont posées aujourd'hui sont gigantesques et dire que l'on fabrique du théâtre contemporain, c'est dire que ces questions infiltrent le projet théâtral. La longue méditation d'Alexis de Tocqueville sur la démocratie, les pièces que j'écris, l'adaptation du roman haïtien de Lyonel Trouillot ou encore la fable aux accents surréalistes de Caryl Churchill sont autant de champs dans lesquels s'engage cette résonnance. Et je souhaite soutenir, en ces temps où le divertissement est réduit à sa fonction d'oubli, un théâtre où les jeux de la pensée et de la poésie nous soient rendus comme formidablement divertissants, c'est-àdire capables de desserrer l'étreinte du réel pour le mettre en mouvement. »

MELISSA VON VÉPY CRÉATION AÉRIENNE, LA FILLE DU SUPERMARCHÉ

du théâtre et de la danse. Née à Genève en 1979, formée au Centre National des Arts du Cirque (1994-1999), elle développe sa recherche autour de l'aérien lié au théâtre et à la danse. Conceptrice et interprète de ses pièces, elle poursuit une exploration singulière des dimensions physiques et intérieures de la gravité (VieLLeicht, Miroir, Miroir, Dans la gueule du ciel, Croc, En suspens, I look up, I look down - prix des Arts du Cirque de la SACD). En parallèle, elle travaille auprès de metteurs en scène et chorégraphes comme Guy Alloucherie (Les Sublimes), Carlotta Ikéda (Uchuu-cabaret), Martin Zimmermann et Dimitri de Perrot (Hans was Heiri) ou encore Sumako Koseki et Pierre Meunier, ses collaborateurs artistiques pour

Créatrice de la compagnie Happés-théâtre vertical, sa recherche aérienne puise au croisement

FARID BOUZENAD COMÉDIEN, L'HOMME

VieLLeicht.

Comédien isssu de l'École des Enfants terribles dans les années 90. C'est au coeur de cette école que naît sa curiosité tant pour l'écriture dramatique, classique ou contemporaine, que pour un théâtre qui ne place pas le texte comme vecteur de création. Il était du premier spectacle de C. Windelschmidt et continue à travailler régulièrement avec lui. Sganarelle de S. Siegfried dans Don Juan de Molière, Macbeth à Londres dirigé par N. George, il est aussi Saifi dans Le Retour au désert de Koltès mis en scène par D. J. Staedelman, rôle qu'il tient en arabe et en français.

Il travaille également sur des textes d'auteurs vivants: Roland Fichet, Edward Bond, Régis Jauffret (Charlie Windelschmidt), Paol Keineg (Annie Lucas), Pascal Quignard (Jean-Michel Rabeux), Christian Prigent (Julie Bérès, Alexis Fichet, Madeleine Louarn, Annie Lucas)... Fin 2013, il crée sous la direction de Julie Bérès L'or avec le faire.

MARIE-SOHNA CONDÉ COMÉDIENNE, MÉDÉE

Comédienne et metteure en scène formée à l'Ensatt. Depuis 1997, elle joue dans de nombreux projets notamment, Ce soir on improvise (Adel Hakim), Infernal (Pierre Pradinas), Grand ménage (Fadhel Jaibi), Voix de filles (Sabrina Delarue), Les histoires d'Edgar (Xavier Marchand), La parenthèse de sang (Jean-Paul Delore), Les Nègres (E. Daumas). Elle a travaillé sous la direction de Pascale Henry dans Thérèse en mille morceaux (2008) et Far Away (2010). Récemment, elle a joué dans Phèdre de Sénèque, mis en scène par Élisabeth Chailloux au Théâtre des Quariers d'Ivry. Elle a mis en scène Concessions en 2004. Pour le cinéma, elle joue dans La Femme du cosmonaute de Jacques Monnet et Les Migrations de Vladimir de Milka Assaf, Zanzibar de Didier Bénureau, Le Pacte du silence de Graham Guit, Je ne suis pas là pour être aiméde Stéphane Brizé (2005), Mutants de David Morley, Contre toi de Lola Doillon, Toi, moi, les autres d'Audrey Estrougo, Stolen Dreams de Karen McKinnon et Minuit à Paris de Woody Allen.

ÉMILIE GEYMOND COMÉDIENNE, IPHIGÉNIE

Depuis 2000, elle se forme au clown auprès de Gérald Garnache tout en participant à de nombreuses soirées improvisations et cabaret mais ne cesse d'enrichir sa palette "clownistique" à travers diverses formations. Parallèlement, elle entre au Conservatoire national de Région de Grenoble où elle travaille avec Jacques Vincey, Jean-Marie Piemm, Patrick Zimmermann, Emmanuel Daumas... En tant que comédienne, elle joue, entre autres, avec Jean-Vincent Brisa (Les Fourberies de Scapin de Molière), Marie Brillant (Familière Familie, Au Nom de, Copula et En cas de nécessité absolue, lâche la bride), Grégory Faive (Les Sermons joyeux de Jean-Pierre Siméon, Une souris grise de Louis Calaferte), Natacha Dubois (Le Dieu Bonheur d'Heiner Müller)... Elle dirige par ailleurs des ateliers théâtre, notamment comme intervenante auprès de l'Hexagone scène nationale de Meylan. Ce qui n'a pas de nomsigne sa quatrième rencontre avec Pascale Henry.

SYLVIE JOBERT COMÉDIENNE, CASSANDRE

Elle crée avec C. Alexis-Varini le Théâtre du Néon où elle mène ses projets personnels (récemment Le Cirque, d'après Ramuz / Le Lucernaire). Interprète pour Jérôme Deschamps (La Veillée, Lapin-Chasseur), elle travaille plusieurs années avec Thierry Bedard.

En résidence à la MC2: Grenoble, elle met en scène Le Charme et l'Epouvante d'après Marcel Moreau. Elle y rencontre Bruno Meyssat (Orage de Strindberg, Impressions d'OEdipe) et Pascale Henry avec qui elle jouera 6 spectacles. Elle aborde le théâtre musical avec Claude Régy (Passagio de Berio / théâtre du Châtelet) et Richard Dubelsky (Impasse à 7 voix / Nanterre-Amandiers). Elle joue avec de nombreux metteurs en scène (Rachel Salik, Thierry Roisin, Gérard Lorcy...), participe à un comité de lecture de théâtre contemporain (Troisième Bureau/ Grenoble) et au festival du Premier Roman à Chambéry. Menant des activités d'enseignement théâtral, elle accompagne la cie de Le Cheval à Bascule qu'elle met en scène (TGP St-Denis, Théâtre en Actes). Au cinéma, elle tourne pour Martin Provost, Agnès Jaoui, Stéphane Brizé, Michel Deville, Nicolas Birkenstock, Pascale Breton, Fredéric Pelle.

ANNEXES

REVUE DE PRESSE



VOS LOISIRS

VOIRON | Au Grand Angle dès ce soir Pascale Henry présente "Ce qui n'a pas de nom"



Quatre femmes et un homme seront sur scène pour présenter "Ce qui n'a pas de nom". Photo Romain ÉTIENNE

Pascale Henry, auteur-metteur en scène, présente sa nouvelle création "Ce qui n'a pas de nom", ce soir et demain au Grand Angle. Elle a monté cette pièce avecsa compagnie grenobloise Les Voisins du Dessous. La femme est au centre de cette « rêverie théâtrale ». Pascale Henry explique.

→ Quel est le thème de cette création ?

«C'est une pièce autour du sujet féminin. Tout part d'un fait divers, de toutes ces femmes qu'on retrouve mortes, dans des parkings. Je suis partie du crime fait sur le corps féminin pour élargir sur le crime social que subissent les femmes.»

On peut parler d'une pièce engagée sur la condition féminine ?

«Oui, c'est une pièce engagée, qui essaie de regarder dans l'obscurité et fait surgir à la lumière les choses difficiles. C'est aussi ça le théâtre. La question des femmes m'intéresse. Mais sans sortir l'homme de cette question! Le rapport homme-femme est très important, il est à la base de l'altérité.»

→ Parlez-nous de la mise en scène.

«C'est une pièce contemporaine qui fait appel à toutes les possibilités du spectacle. Sur scène, on retrouve une acrobate, des images projetées, de la chorégraphie... C'est très visuel.»

→ Depuis combien de temps travaillez-vous sur ce projet ?

«Je travaille sur cette création depuis deux ans et demi. J'ai eu l'idée de cette pièce en regardant des séries policières à la télé! Je me disais que les femmes mourraient toujours de la même manière, sans originalité. Tuées dans des parkings, attrapées chez elle avec une musique angoissante en fond. Malgré tout, même dans la mort, le corps des femmes apparaît de manière désirable. Je voulais raconter quelque chose à partir de ce constat. Mais cette fois, en donnant la parole aux femmes, en montrant l'envers du décor.»

Recueilli par K.B.

"Ce qui n'a pas de nom", ce soir et demain, ă 20 h, au Grand Angle de Voiron. Tarifs : entre 10 et 18 €. Aux points de vente habituels.

ANNEXES

BIBLIOGRAPHIE

Sur les violences faites aux femmes

→ Romans adolescents *Touche pas à ma mère*, Hervé Mestron (éd. Talents Hauts, coll. Ego)

Zarbi les yeux verts, Joyce Carol Oates (éd. Gallimard, coll. Scripto)

La Première fois on pardonne, Ahmed Kalouaz (éd. du Rouergue, coll. doAdo)

- → Romans adultes *La femme en vert*, Arnaldur Indridason *Sauf les fleurs*, Nicolas Clément
- → Essais ou témoignages En chemin elle rencontre, Krys, Éric Corbeyran etc. avec le soutien d'Amnesty International

Responsabilités et violences, Katja Smedslund, David Risse

Les Bleus au corps, Isabelle Lorédan

Battue, Marguerite Binoix

Acquittée, je l'ai tué pour ne pas mourir, Alexandra lange

Sur les violences guerrières

http://www.un.org/fr/preventgenocide/rwanda/about/bgsexualviolence.shtml

http://www.slate.fr/story/100373/ guerre-civile-syrie-contre-femmes-violencessexuelles

http://scienceandvideo.mmsh.univ-aix.fr/nume-ros/2/Pages/Elluin.aspx

MC2: Grenoble www.mc2grenoble.fr 4 rue Paul Claudel C9 92448 38034 Grenoble Cedex 2